JEAN-PIERRE ANDREVON

UN SIÈCLE DE S.F.
ÉCRITE ET DESSINÉE VUE DE FRANCE DES ANNÉES 1920 À NOS JOURS

encrage

TRAVAUX
Collection dirigée par Alfu

Jean-Pierre Andrevon

Un siècle de SF

ÉCRITE ET DESSINÉE VUE DE FRANCE DES ANNÉES 1920 À NOS JOURS

AVEC LA COLLABORATION
DE JEAN-PIERRE FONTANA ET CLAUDE ECKEN

encrage
— 2024 —

© 2024, Société d'Edition Les Belles Lettres
95 boulevard Raspail 75006 Paris

Conception de la couverture : Johnny Bekaert

ISSN : 1264-5486
ISBN : 978-2-36058-178-8 (Encrage)
ISBN : 978-2-251-45576-1 (Les Belles Lettres)

BRÈVE INTRODUCTION
en guise de mise au point

Encore un dictionnaire (ou une encyclopédie, comme on voudra) sur la science-fiction ? Il peut sembler y en avoir de nombreux, alors qu'en réalité pas tant que ça, beaucoup étant anciens, mineurs ou très parcellaires. Mais avec un horizon aussi exceptionnel qu'incontournable : « LE Versins » (*Encyclopédie de l'Utopie, des Voyages extraordinaires et de la science-fiction*, L'Âge d'Homme). Seulement ce monument date de 1972 et, s'il est précieux, c'est surtout par son aspect historique… qui fait remonter le genre à l'épopée de Gilgamesh. Sans négliger non plus « LE Sadoul » (*Histoire de la science-fiction moderne*, 1973, puis augmenté en 1984), un coup de neuf m'a paru nécessaire. Avec une précision supplémentaire mais essentielle : la plupart des ouvrages traitant de la SF sont le fait d'amateurs éclairés certes, mais qui sont en général des critiques, des essayistes, parfois des universitaires (exception faite une fois encore pour Pierre Versins). Mais ceux qui ont participé à l'aventure, ceux qui sont (encore) dans le bain, autrement dit les auteurs ? On affirme souvent qu'on ne peut être à la fois juge et parti. Et pourquoi pas ? C'est en tout cas ce qui a motivé l'auteur de ces lignes, qu'accompagne son complice de (presque) toujours, Jean-Pierre Fontana, sans oublier le coup de main de Claude Ecken, et qui a abouti au livre que vous tenez entre vos mains.

Fontana et moi, qui sommes de la même génération, avons débuté dans la carrière comme lecteurs passionnés dans les années 1950, avant de plonger dans le courant comme écrivains (mais aussi critiques, animateurs, directeurs de ci ou de ça, et j'en passe). Nous avons donc fait pleinement partie de l'aventure SF jusqu'à aujourd'hui. Et c'est la vision très subjective de cette aventure que nous avons voulu vous faire revivre ici, en puisant dans nos souvenirs, mais dans nos écrits surtout, avec l'objectif suivant : que fut, pour un lecteur français, son appréhension de la SF entre les années 1950 et les années 2000 ? Car nous nous sommes essentiellement tenus à l'intérieur de ces cinq décennies, même si nous ne pouvions ignorer quelques glorieux jeunes ancêtres d'avant-guerre comme Rosny ou Spitz, et si nous avons choisi de rester plus discrets sur certains auteurs débarqués ces deux dernières décennies, qui ont encore leur chemin à faire.

Car il est un fait incontestable : la SF en France est née au tout début des années 1950 (avec la création de la collection « Le Rayon fantastique »), et c'est dans cette décennie et les deux suivantes que sont apparus chez nous les auteurs majeurs du genre, de Bradbury à Asimov, d'Heinlein à Dick, de Matheson à Van Vogt, et que sont nés les plus grands auteurs français du genre, de Michel Jeury à Pierre Pelot, de Philippe Curval à Gérard Kkein, le genre ayant particulièrement explosé dans les années 1970 où Versins, toujours lui, avait comptabilisé par moins de 37 collections. D'où notre volonté de ce retour au passé, un passé certes bien proche mais qui, pour le lecteur des années 2020, nous semble être, pour une part non négligeable, *terra icognita*.

Qui a lu le magazine fondateur, *Fiction* ? Où trouver les romans de Van Vogt ? Qui connaît encore Robert Young ou Philip José Farmer ? C'est donc pour vous convier à cette exploration, cet exercice de remise en mémoire, qui s'attache aussi à la vie du genre à travers ses revues et fanzines, ses collections, ses manifestations, que nous avons confectionné ce répertoire. Qui ne concerne, il est bon aussi de le souligner, que de la science-fiction *scripto sensu*, écartant donc le fantastique comme la fantasy qui n'en est qu'une de ses branches, ce qui nous a conduit à ignorer certains auteurs de valeur ou d'importance n'ayant œuvré que — ou très majoritairement — dans ces genres, comme Tolkien. En tenant compte aussi — et ce sera la dernière mais non la moins importante mise au point, pour ne pas parler de mise au poing — des goûts et des couleurs des deux rédacteurs et demi de ce volume. À savoir que notre ouvrage ne peut en aucun cas être considéré comme exhaustif, et surtout pas comme un annuaire des postes. Nous avons nos préférences, qui peuvent n'être pas celles de tout un chacun, nous pouvons avoir, sur des auteurs confirmés, une opinion nuancée, quand ce n'est pas un rejet. Aussi ne faudra-t-il pas vous étonner, chères lectrices, chers lecteurs, de nous voir donner de l'importance à tel auteur qui, pour vous, ne serait que de la petite bière ou, à l'inverse, de ne pas traiter assez longuement (voire, pour quelques cas, à ne pas traiter du tout), des écrivains pour vous fondamentaux. Le meilleur choix est celui que l'on fait pour soi-même, a-t-on coutume de dire. C'est ce qui nous a guidés : cette encyclopédie (qui mérite peut-être bien mal son nom) est partielle, partiale. Cela peut ne pas plaire à certains. Nous en sommes conscient mais, pour employer un terme à la mode, nous assumons.

Jean-Pierre ANDREVON

N.B. L'auteur tient par ailleurs à remercier Francis Valéry et les Quarante-deux (Dominique Martel et Hélène Herzfeld) pour leurs précieuses informations et corrections.

A

ABEILLE, Jacques (1942-2022)

Sans la nouvelle de son décès, le 23 janvier 2022, peut-être Jacques Abeille n'aurait-il pas figuré dans ces pages, tant son ancrage dans le territoire de la SF est ténu, mais pas négligeable pour autant, si l'on considère son Cycle des Contrées, une utopie philosophique pour lequel il reçut en 2020 le Prix spécial du Grand Prix de l'Imaginaire. Un ensemble romanesque dont l'action se déroule dans des pays imaginaires au centre desquels se trouvent Terrèbre et son empire menacé. Le premier volume de l'ensemble, *Les Jardins statuaires*, en 1982, a été illustré par François Schuiten.
L'auteur, qui se fixe à Bordeaux en 1959, y fait des études supérieures de psychologie, philosophie et littérature, pour finir professeur agrégé d'arts plastiques qu'il enseigne jusqu'à l'heure de sa retraite dans un lycée de Bordeaux. Adepte du surréalisme, il collabore à la revue *La Brèche* d'André Breton et se lie d'amitié avec le peintre érotique Pierre Molinier. Lui-même écrira nombre de textes érotiques (ou pornographiques, c'est selon), dont le premier, *La Crépusculaire* (1971) est publié en 1971 sous le pseudonyme de Bartleby, sous l'égide de Régine Desforges, qui publiera également *Les Jardins statuaires,* que suivront en 1988 *Le Veilleur du jour*, en 1991 *La Clef des ombres*, et en 2011 *Les Barbares* et *La Barbarie*, ces deux titres deux réunies en 2018 sous le titre *Un homme plein de misère.* N'oubliant pas l'érotisme (selon lui « le continent noir de la féminité »), il ajoute à son cycle, en 2008, *Chroniques scandaleuse de Terrèbe.* Cet auteur de plus de 40 ouvrages, souvent illustrés, parfois par lui, écrivait au sujet de sa pratique littéraire : « *La seule exigence que je m'impose, c'est celle de la précision. Ce que j'écris est visionnaire, spatial. Cela exige des images. Comme Jean Ray, qui est un extraordinaire visionnaire. Quand je le lis, je vois. Quand je lis Théophile Gautier, je ne vois rien. François Schuiten, par exemple, dès qu'il m'a montré ses dessins, j'ai entendu une voix*. » Pour (re)découvrir l'auteur, et grâce à l'Association Jacques Abeille, fondée en mars 2023 à l'université Paris 8, on consultera son « jardin fantastique » sur [www.jacques.abeille.org]… [JPA]

ABERNATY, Robert (USA, 1924-1990)

Cet auteur, né le 6 juin 1024 à Tucson en Arizona, dont on ne connaît aucun roman, n'a pas laissé grande trace dans l'édition française de SF, à part une douzaine de nouvelles traduites dans *Fiction* et *Galaxie* dans les années 1950, période de la plus grande activité de ce doctorant en langues slaves. Citons *L'Axlolot* (*Axolotl*, 1954) où il imagine que l'Homme n'est qu'une forme embryonnaire qui n'atteindra son plein développement qu'une fois dans l'espace. *Un homme contre la ville,* (*Single Combat*, 1955) suit un individu s'introduisant dans une grande cité (New York ?) pour la faire sauter mais étant finalement vaincu par elle. *Les Pêcheurs* (*The Fischer*, 1954) est basé sur un essaim d'astéroïdes dont la traversée est interdite, car des intelligences maléfiques les hantent, attendant de posséder des humains pour conquérir la Terre ; que va-t-il se passer quand les occupants du *Morgan Le Fay* ne peuvent éviter la collision, n'ayant d'autre choix que d'affronter ces démons ? *Recommencement* (*Heirs Apparents,* 1954) se déroule en Russie, après une guerre nucléaire qui a anéanti aussi bien des États-Unis que l'Union soviétique, et mettant en présence un soldat américain resté, le conflit terminé, dans un petit village de la steppe, et un communiste pur et dur qui pense dur comme fer à la résurgence de sa nation. Certes baignant dans un climat de Guerre froide, ce récit est remarquable de justesse, le meilleur de ce que nous connaissons de l'auteur, ce qui fait regretter qu'il ne l'ait pas prolongé en roman. On peut retrouver Abernaty avec la compilation de 13 nouvelles réunies par Yama Otoko, *L'Intégrale* [de ses nouvelles traduites en français s'entend] *Robert Abernaty*, commentées par Francis Valéry aux Presses Universitaires de Bordeaux. Mais un tirage microscopique risque d'en rendre difficile l'acquisition. [JPA]

ADAMS, Douglas (Grande-Bretagne, 1952–USA, 2001)

Comme nombre d'écrivains, ce natif de Cambridge exerce divers petits boulots (dont nettoyeur d'abris à poulet) avant d'entrer à l'université, où il se lit avec Graham Chapman et Terry Jones, futurs initiateurs des Monty Python, avec qui il travaillera un temps pour l'écriture de sketches. En 1977, à l'âge de 25 ans, il fait cavalier seul pour présenter à la BBC une série intitulée *The Hitchhikers's Guide to the Galaxy*, diffusée à partir d'avril 1978. Succès immédiat, qui lui ouvre les portes d'autres séries, elles télévisuelles (*Doctor Who, Docteur Snuggles*), pour lesquelles il écrit quelques scénarios, en même temps qu'il devient producteur sur BBC Radio 4 et *script editor* ici ou là. Mais la meilleure idée de sa vie est de transformer en un premier roman sa série radio *Guide to the Galaxie*, qui est publié sous le même titre en 1979 (en France : *Guide du voyageur galactique*), et que suivront quatre autres volumes, *Le Dernier restaurant avant la fin du monde (The Restaurant at the End of the*

Universe, 1980), *La Vie, l'univers et le reste* (*Life, the Universe and Everything*, 1982), *Salut, et encore merci pour le poisson* (*So Long, and Thanks For All the Fish*, 1984) et *Globalement inoffensive* (*Mostly Harmless*, 1992). Le récit commence par la surprise d'un citoyen lambda, Arthur Dent, quand son voisin, Ford Perfect, lui révèle être un Alien et lui annonce que sa maison va être détruite pour laisser passer une autoroute galactique, la planète tout entière devant évidemment subir le même sort. Passage à la moulinette (anglaise) de tous les clichés de la SF, le roman et ses suites dénotent une parenté certaine avec l'humour des Monty Pythons, au point que l'on aurait été ravi de les voir en adapter une partie en place de Garth Jennings qui en a livré en 2005 une version honorable, et si l'auteur s'en était tenu à ses trois premiers opus, les deux suivants dénotant une très nette fatigue. Ce grand œuvre a été également adapté en bande dessinée, en jeu vidéo, en pièce théâtrale, en comédie musicale et série TV, au point d'étouffer ce qu'Adams a tenté par ailleurs, comme la série policière tout aussi fantaisiste *Dirk Gently, détective holistique* avec deux volumes parus, *Un cheval dans la salle de bain* (*Dirk Gently's Holisitic Detective Agency,* 1987) et *Beau comme un aéroport* (*The Long Dark Teatime of the Soul*, 1988), le troisième, *Le Saumon du doute* (*The Salmon of Doubt*, 2001) étant resté inachevé suite à son décès, et aussi *Last Chance to See*, coécrit avec Mark Carvardine, reportage sur les animaux en voie de disparition, également décliné en CD-Rom interactif. On ne peut savoir ce qu'il en aurait été de la suite d'une carrière mieux que prometteuse si une crise cardiaque ne l'avait stoppée net le 11 mai 2001 alors qu'Adams venait de s'établir aux États-Unis. Une compilation d'articles, d'interviews, de discours, de lettres, quelques nouvelles et les cent premières pages du *Saumon du doute* a été publiée en 2002 sous le titre *Fonds de tiroirs*, conclusion non dénuée d'humour à l'existence d'un auteur qui n'en manquait certes pas. [JPA]

ADAPTATIONS — ces livres qui font du cinéma

D'où viennent les films ? Si l'on se penche sur les premiers cris du cinéma nouveau-né, assurément de trois sources : ce que l'on capte de la vie (*Le Train entrant en gare de la Ciotat,* 1895), ce que nous souffle l'Histoire, dont on veut garder trace (*L'Affaire Dreyfuss*, 1899 — le premier de Lumière, le second de Méliès), enfin celles qu'on invente, et qui peuvent (ou non) être tirées d'un livre : *Le Voyage dans la Lune (*1902) de Georges Méliès, si l'on cherche ses sources d'inspiration, peut être crédité, selon les paroles mêmes de son auteur, à la fois de Wells et de Verne. Avec ce titre — le premier véritable film de science-fiction de l'Histoire du cinéma — on peut aborder, pour ce qui est des « films de genre », le problème des sources — à savoir : d'où vient l'histoire ? Pas de doute que, dès les premières décennies du siècle passé, la littérature y apporte son grain à moudre, une tendance qui ne fera que s'affirmer au cours des années, ce qui ne peut que nous réjouir, même si quelques grands classiques (ne pensons qu'à la saga de *La Guerre des étoiles, Alien* et ses suites, *Avatar* et les siennes) restent des sujets originaux. Passons donc en revue, bien sûr sans aucune prétention à l'exhaustivité, les principaux auteurs et leurs œuvres marquantes ayant donné lieu à des films ou des téléfilms à ne pas ignorer au cours des cent dernières années…

— Brian Aldiss ne peut être crédité que de sa nouvelle *Supertoys* (1969) qui servi de base à Steven Spielberg pour la première partie de *A.I./Intelligence artificielle* en 2001. Dommage.

— Jean-Pierre Andrevon a vu en 1988 son roman *Les Hommes-machines contre Gandahar* adapté en superbe animation par René Laloux, et *Le Travail du furet* par Bruno Gantillon pour un téléfilm de 1992.

— Isaac Asimov, malgré son aura mondiale, n'est (encore ?) que peu représenté, avec *L'Homme bicentenaire* (*Bicentennial Man 1999)* de Chris Columbus et *I Robot* (Alex Proyas, 2004), d'après son cycle fameux. Autre cycle non moins fameux, *Fondation* a droit en 2021-2023 à un cycle américano-irlandais créé par David S. Goyer et Josh Fridman, aux ingrédients certes rajeunis mais d'une grande beauté plastiques dans les décors très variés, à raison de deux saisons de dix épisodes chacun. Impressionnant.

— Margaret Atwood, célèbre par son ouvrage phare publié initialement en 1985, *La Servante écarlate* (*The Handmaid's Tale*), a attendu 2017 pour voir la série télévisée éponyme de longue haleine produite Bruce Miller, laquelle avait été précédée par un film signé Volker Schlöndorf en 1990.

— Edwin Balmer et Philip Wyllie doivent attendre 1951 et le film éponyme de Rudolph Maté pour voir sur écran leur roman de 1933 *Le Choc des mondes* (*When Worlds Collide*).

— Barjavel fait lui aussi partie de ces grands oubliés — mise à part le téléfilm tiré du *Voyageur imprudent* par Pierre Tchernia en 1982, et la correcte série TV *Le Grand Secret (Jacques Tréboula,* 1989).

— Pierre Boulle et sa *Planète des singes* se déclinent *avec* l'impressionnant *Planète des singes* (Franklin Schaffner, 1968) et ses 4 suites, prolongées par l'essai de Tim Burton en 2001, puis une nouvelle série entamée avec *La Planète des singes : les origines* (*Rise of the Planet of the Apes*, de Rupert Wyatt, 2011), *La Planètes singes : suprématie* (*War of the Planet of Apes*, de Matt Reeves, 2017), dernier né *La Planète des singes : Le Nouveau Royaume* (*Kingdom of the Planet of the Apes*, de Well Ball, 2024) sans compter des séries TV, dont l'une en animation.

— Ray Bradbury, si l'on passe sur *Le Monstres des temps perdus*, d'Eugène Lourié (1953), dont la source est une courte nouvelle poétique, *La Sirène,* voit sa première vraie adaptation SF arriver la même année avec *Le Météore de la nuit* (*It Came from Outer Space*) de Jack Arnold, d'après sa nouvelle. Sa meilleure traduction restant à ce jour le *Fahrenheit 451* de François Truffaut (1966) redupliqué en 2018 par Ramlin Baharni. *L'Homme tatouée* (*The Illustrated Man*), de Jack Smigth (1969), reprend trois nouvelles du recueil éponyme de 1951, films auxquels on peut ajouter la médiocre série TV de Michael Anderson *Chroniques martiennes* en 1980.

— Max Brooks voit son roman *World War Z* adapté en 2013 par Marc Forster.

— Serge Brussolo, aussi bizarre et dommageable que ce soit concernant sa production pléthorique n'a jusqu'à présent vu qu'un seul film tiré de son œuvre : l'animation *Les Enfants de la pluie* de Philippe Clerc (2003), adapté de son roman *À l'image du dragon*.

— Anthony Burgess a vu son *Orange mécanique* (*A Clock-*

work Orange) choisi par Stanley Kubrick pour le métrage éponyme de 1972.

— Edgar Rice Burroughs, ses innombrables *Tarzan* exceptés, est tardivement adapté pour son roman de 1912 *Princess of Mars,* avec *John Carter* d'Andrew Stanton en 2012.

— John W. Campbell ne doit sa postérité qu'à une seule nouvelle, *La Bête d'un autre monde* (*Who Goes There*, 1938), adapté une première fois par Christian Nyby (prête-nom de Howard Hawkes) avec *La Chose d'un autre monde* (*The Thing,* 1951) puis, beaucoup plus satisfaisant, *The Thing*, de John Carpenter (1982) dont existe une préquelle homonyme signée Matthijs van Heijningen Jr. en 2011.

— De Karel Čapek, c'est sa pièce *R.U.R.* qui est adaptée en 1935 par le Russe Aleksander Andriyevsky sous le titre *Perte de sensation* (*Gibel sensatsii*).

— Jean-Claude Carrière n'a écrit qu'un seul roman frôlant la SF : *L'Alliance*, que Christian de Challonge adapte en 1970.

— John Christopher dont le roman *Terre brûlée* (*The Death of Grass,* 1956) est adapté par Cornel Wilde en 1970.

— Arthur C. Clarke, *2001 : l'odyssée de l'espace* (Stanley Kubrick, 1967) présente un cas très particulier, le cinéaste ayant pris comme point de départ une courte nouvelle de l'écrivain britannique, *La Sentinelle,* publiée en 1948. Kubrick et Clarke travaillèrent ensemble au scénario puis, tandis que le cinéaste entamait la réalisation du film, l'écrivain rédigeait de son côté le roman. Par contre *L'Année du premier contact* de Peter Hyams (1984) est bien tiré de son roman *2010 : Odyssée deux* (1982). *Les Enfants d'Icare* (*Childhood's End,* 1953), a donné lieu à une mini-série de Matthew Graham, Childhood's End : Les Enfants d'Icare (2015).

— Le Britannique David Compton est porté à l'écran en 1979 avec son roman *L'Incurable* par Bertrand Tavernier sous le titre *La Mort en direct*.

— Michael Crichton, qui fut réalisateur à ses heures, voit un premier roman de SF adapté en 1971, *Le Mystère Andromède* (*The Andromeda Strain*) de Robert Wise, dont il existe une version TV en 2008 réalisée par Mikael Salomon. Mais il explose en 1993 avec le *Jurassic Park* de Spielberg tiré de son roman éponyme, qu'il fit suivre par *Le Monde perdu*, que Speilberg toujours adapte dans la foulée. Ajoutons *L'Homme terminal* (*The Terminal Man*) de Michael Hodge en 1972, *Congo* de Frank Marshall en 1980, *Sphère* de Barry Levinson en 1998, *Le 13e Guerrier* (*The 13th Warrior*) de John McTiernan (1999) et en 2003 *Prisonniers du temps* (*Timeline*) de Richard Donner.

— Maurice Dantec est adapté en par Mathieu Kassovitz pour *Babylon A.D.* (2008), d'après son roman de 1999 *Babylon Babies*.

— Philip K. Dick. Les choses changent en 1982 avec *Blade Runner,* quand Ridley Scott adapte un roman mineur, *Do Androids Dream of Electrip Sheep.* Après cette date, on peut en effet constater une réelle embellie que par plaisir nous allons compiler mais sans exclusivité : 1990, *Total Recall* de Paul Verhoeven, d'après la nouvelle *Souvenirs à vendre* (*We Can Remember It for You Wholesale*, 1966) ; 1995, *Planète hurlante* (*Screamers*) de Christian Duguay, d'après la nouvelle *Nouveau Modèle* (*Second Variety*, 1953) ; 1995, *Planète hurlante* (*Screamers*) de Christian Duguay, d'après la nouvelle *Nouveau Modèle* (*Second Variety*, 1953) ; 2002, *Minority Report* de Steven Spielberg d'après une nouvelle des 1954 ; 2003, *Paycheck* de John Woo, d'après la nouvelle *La Clause du salaire* (*Paycheck*, 1953) ; 2006 : *A Scanner Darkly* de Richard Linklater, d'après le roman *Substance Mort* (*A Scanner Darkly,* 1977) ; 2007, *Next* de Lee Tamahori, d'après la nouvelle *L'Homme doré* (*The Golden Man*, 1954) ; 2011, *L'Agence* par George Nolfi ; 2012, *Total Recall - Mémoires Programmées* (*Total Recall*) de Len Wiseman, seconde adaptation de la nouvelle *Souvenirs à vendre* ; 2015 : *Minority Report*, série TV de 7 épisodes ; 2015 : *The Man in the High Castle*, série produite par Ridley Scott d'après *Le Maître du Haut Château ;* 2016, *Passengers* de Morten Tyldum d'après la nouvelle *Le Voyage gelé (The Frozen Journey ou I Hope I Shall Arrive Soon, 1980). Ajoutons* 2017 : *Blade Runner 2049* de Denis Villeneuve et les dix épisodes la série *Black Mirror* inspirés de diverses nouvelles.

— Arthur Conan Doyle n'apparaît pas ici pour les innombrables versions de son Sherlock Holmes mais pour son roman *Le Monde perdu* (1912), adapté en 1925 par Harry O. Hoyt (*The Los World*), puis en 1960, un cran nettement au-dessous, par Irwin Allen, les autres versions, et elles sont nombreuses, n'étant que la reprise d'un décor stéréotypé.

— Jack Finney et son célèbre *L'Invasion des profanateurs* (*Invasion of the Body Snatchers*, 1954) est adapté trois fois, une première par Donal Siegel *avec L'Invasion des profanateurs de sépulture* (*Invasion of the Body Snatchers,* 1956), une seconde par Philip Kaufman en 1978 sous le même titre, une troisième par Abel Ferrara (*Boby Snatchers* en 1993).

— William Gibson voit deux de ses nouvelles portées à l'écran : *Johnny Mnemonic* de Robert Longo en 1995 et *New Rose Hotel* d'Abel Ferrara en 1998.

— Harry Harrison et son *Make Room ! Make Room !* de 1966 devient en 1973, sous la caméra de Richard Fleischer, le magnifique *Soleil vert* (*Soylent Green*).

— Robert Heinlein, comme Asimov, souffre d'un véritable manque de reconnaissance cinématographique en rapport avec l'importance de son œuvre : seuls *Marionnettes humaines* (*The Puppet Masters, 1951*) devenu *Les Maîtres du monde* en 1994 (Stuart Orne) et *Étoiles garde à vous !* (*Starship Troopers*) de Paul Verhoeven en 1997, sans oublier *Predestination*, adaptation réussie de sa nouvelle *Vous les zombies*, que les frères Spierig réalisent pour la télévision en 2014.

— Frank Herbert voit le premier volume de sa célèbre saga *Dune* adapté en 1985 par David Lynch, avant que Denis Villeneuve ne s'y attaque à son tour avec une monumentale production en deux parties (2021 et 2023).

— Hugh Hovey a vu sa trilogie *Silo* adaptée en 2023 et 2024 par Graham Yost pour deux saisons de dix épisodes.

— Connu pour ses sagas introduites par *Le Trône de fer* (*A Game of Thrones*, 1996) que suivront *Feu et sang* et *Chroniques du chevalier errant*, George R.R. Martin atteint la célébrité mondiale avec la série télévisée d'une qualité exceptionnelle crée par David Benioff et D. B. Weiss, diffusée en huit saisons de 2011à 2019.

— Le roman de Liu Cixin, *Le Problème à trois corps*, premier tome d'une trilogie, voit l'adaptation du premier volume, sous la forme d'une convaincante série de huit épisodes due aux producteurs de *Game of Thrones*, David Benioff et D.B. Weiss, être diffusée en mars 2024 par Netflix.

— P. D. James voit en 2006 Alfonso Cuaron adapter *Les Fils de l'Homme* (*Children of Men*).
— Raymond F. Jones, pour son seul roman connu, *Les Survivants de l'infini (This Island Earth)* est adapté en 1956 par Joseph F. Neumann.
— Daniel Keyes, pour sa nouvelle devenue roman *Des fleurs pour Algernon*, est adapté par Ralph Nelson (*Charly*, 1968).
— Stephen King Stephen King reste l'incontestable champion contemporain avec plus 94 adaptations au total en 2024 (plus que de livres publiés !) ceci ne concernant que les longs métrages. Mais le problème avec sa filmo est que la plupart des livres (ou nouvelles) adaptés ressortent du fantastique. Trouvons tout de même quelques titres incontestablement SF… En 1987, *Running Man* de Paul Michael Glaser. En 1992 *Le Cobaye* (*The Lawnmower Man*) de Bert Leonard, lointainement inspiré par *La Pastorale*, du recueil *Danse macabre.* En 1993, *Les Tommyknockers* de J. Power, pour la TV. En 1994 autre série TV avec *Le Fléau* (*The Stand*), de Mick Garris. TV toujours en 1995 pour *Les Langoliers* (*The Langoliers*) de Tom Holland, d'après la novella du recueil *Minuit 2*. En 2003 *Dreamcatcher : l'attrape-rêves* (*Dreamcatcher*), Laurence Kasdan. En 2007, *The Mist* de Frank Darabont, d'après une novella du recueil *Brume*. De 2013 à 2015, la série TV *Under the Dome*, de Neal Baer. Enfin, *22.11.63* devient en 2016 une mini-série signée Bridget Carpenter.
— Dean R. Koontz est adapté en 1976 avec *Génération Proteus* (*Demon Seed*) de David Camel, d'après son roman *La Semence du démon*. Ajoutons *Phantoms* de Joe Chappelle en 1998 d'après le roman éponyme.
— George Langelaan, avec sa nouvelle *La Mouche*, bénéficie de deux adaptations. En 1958 avec *La Mouche noire* (*The Fly*) de Kurt Neumann, et en 1989 avec *La Mouche* de David Cronenberg.
— Ira Levin et *Les Femmes de Stepford* sont portés à l'écran en 1976 par Brian Forbes.
— Stanislav Lem voit son *Solaris* adapté d'abord par Andreï Tarkovski en 1971, puis par Steven Soderbergh en 2002.
— Howard Philip Lovecraft pose le même problème que Stephen King, en pire : car chez lui, le fantastique est si étroitement imbriqué à la SF qu'il est bien difficile de séparer les deux genres. Citons *La Couleur tombée du ciel* sous le titre de *Die, Monster, Die !*, signée Daniel Haller en 1985, qui connaît deux autres adaptations, *La Malédiction céleste* (1987) de David Keith et la version de Richard Stanley en 2019. En 1985, *Re-Animator* de Stuart Gordon, d'après *Herbert West, réanimateur,* en 1993 *Créature des ténèbres* (*The Unnamable II : The Statement of Randolph Carter*) de J.-P. Ouellette, en 1995 *Castle Freak* de Stuart Gordon d'après *Je suis d'ailleurs* et *Dagon*, toujours de Stuart Gordon d'après *Le Cauchemar d'Innsmouth* en 2001. Ceci pour mémoire.
— Cormac McCarthy, pour son roman *La Route* (*The Road*), est adapté en 2009 par John Hilcoat.
— Richard Matheson, qui s'était fait un nom comme scénariste pour divers épisodes de la *Quatrième Dimension* est une première fois adapté par Jack Arnold avec *L'Homme qui rétrécit* (1957) que suivra une constante postérité, à vrai dire surtout consacrée à sa face fantastique, mais d'où l'on peut extraire les trois adaptations de *Je suis une légende* (*I am a Legend*) : en 1964 le film de Sidney Salkcow et Ubaldo Ragona *The Last man on Earth, en 1971 Le Survivant* (*The Omega Man*) *de Boris Sagal* et en 2007 celle de Francis Lawrence sous son titre éponyme. *Quelque part dans le temps* (*Somewhere in the Time*, 1980) est adapté de son *roman Le Jeune homme, la mort et le temps* par Janos Szwarc.
— Robert Merle est adapté deux fois : pour *Un animal doué de raison* et, en 1980, pour *Malevil*, avec le médiocre film de Christian de Challonges.
— George Orwell et son *1984* ne pouvait échapper au cinéma, à commencer par le film éponyme de Michael Anderson (1948) que suit en 1984, date anniversaire oblige, un autre *1984,* britannique toujours, par Michael Radford. *La Ferme des animaux* est traduit en animation par Joy Batchelor et John Halas en 1954
— Carl Sagan voit son unique et très beau roman *Contact* porté à l'écran en 1985 par Robert Zemeckis.
— La nouvelle de Robert Sheckley *La Septième victime* (*The Seventh Victim*, 1953) est adaptée par Elio Petri en 1965 sous le titre *La Dixième victime* (*La Decima Vittima*), que l'auteur novellisa ensuite pour un roman également intitulé *La Dixième victime*. En 1983, Yves Boisset tourne *Le Prix du danger* d'après la nouvelle éponyme et, en 1992, Geoff Murphy adapte son roman *Immortality Inc*. sous le titre *Freejack*.
— Jules Verne voit sa première adaptation nationale dès 1901 (*Les Enfants du capitaine Gran*t, Ferdinand Zecca), mais c'est aux USA qu'en 1905 Wallace McCutchon tourne la version inaugurale de *20 000 lieues sous les mers* qui suscita par la suite un chef-d'œuvre au moins (*20 000 Lieues sous les mers*, Richard Fleischer, 1954), que suit *Le Voyage au centre de la Terre* d'Henry Levin en 1959, puis une amusante *Île mystérieuse* de Cy Enfield en 1961. Jules Verne cumule à ce jour plus de 200 films ou téléfilms (certains chercheurs avancent le nombre de 300), ce qui le place loin devant son concurrent anglais H. G. Wells, ce pourquoi nous en resterons là.
— Herbert George Wells, lui, bénéficie de 52 adaptations, la première en 1919 avec *The First Men in the Moon*, de J. L. V. Leight (G-B). Il faudra attendre *L'Homme invisible* de James Whale en 1932 puis, la même année, la première version de *L'Île du docteur Moreau* (*Island of Lost Souls* d'Erle C. Kenton) pour lancer la machine, qui poursuit sa route en 1936 avec *La Vie future* (*Things to Come,* réalisé par William Cameron Menzies), d'après son roman *The Shape of Things to Come*. Vient ensuite *La Guerre des mondes* de Byron Haskin en 1953, dont Spielberg jouera avec la maestria que l'on sait en 2005 avec sa propre adaptation, que suivra en 2019 deux versions TV. *La Machine à explorer le temps* devient un film de George Pal (1960), doublé par celui de Simon Wells et Gore Verbinski en 2002. Moins mémorables, citons en 1964 *Les Premiers hommes dans la Lune (First Men in the Moon)* de Nathan Juran, d'après le roman éponyme ; en1965, *Village of the Giants* (d'après le roman *Place aux géants*) de Bert I. Gordon ; en 1974, *La Merveilleuse visite* (d'après *The Wonderful Visit*), français, de Marcel Carné ; en 1976, *Soudain les monstres* (*The Food of the Gods*, seconde adaptation de *Place aux géants*, toujours de Bert I. Gordon) et en 1977, *L'Empire des fourmis géantes (Empire of Ants* d'après le roman *Le Royaume des fourmis*) de Bert I. Gordon. Sans oublier deux autres versions de *L'Île du docteur Moreau*, en 1977 par Don Taylor et en 1997 par John Frankenheimer.
— Stefan Wul est le premier auteur français de SF à atti-

rer l'attention du cinéma, et ce grâce à René Laloux qui fabrique en 1973 *La Planète sauvage*, (d'après *Oms en série*, avec des dessins de Topor) puis, en 1981, *Les Maîtres du temps*, d'après *L'Orphelin de Perdide,* sur des dessins de Moebius, deux animations marquantes.

— John Wyndham a vu deux de ses meilleurs romans, *Le Jour des triffides* (*The Day of the Triffids,* 1951) et *Le Villages des damnés* (*The Midwitch Cuckoos*, 1957*)* plusieurs fois portés à l'écran. Le premier avec *La Révolte des Triffides* de Steve Sekely (1963), que suit un téléfilm de Nick Copus (2009), le second en 1960 avec le film éponyme Wolf Rilla, que suit en 1995 la version de John Carpenter. [JPA]

AGUILERA, Juan Miguel (Espagne, 1960)

Né à Valence (Espagne) en 1960, dessinateur industriel de formation, il publie ses premières œuvres, de la *hard science-fiction*, avec Javier Redal et ils publient ensemble une série de romans et de nouvelles qui explorent le monde d'Akasa-Puspa, un lointain amas globulaire. Ils accèdent rapidement au succès et l'un de leurs romans sera d'ailleurs traduit en France, sous le titre *Les Enfants de l'éternité*. Deux forces antagonistes se font face : l'Empire, au développement technologique avancé, et la Utsarpini, menée par des fanatiques religieux, la Fraternité. Ce qui a permis le maintien et la prospérité de l'Empire au fil des âges, c'est la présence des Rickshaws, navettes qui relient les divers points de l'amas globulaire. Or, l'une d'entre elles a été attaquée… Se soupçonnant mutuellement, l'Empire et la Utsarpini envoient vaisseaux et scientifiques pour enquêter. Tandis que les militaires s'agitent, les savants découvrent un fascinant objet stellaire. Phénomène naturel ou indice d'une puissante civilisation extraterrestre ?

Aguilera signe ensuite une série de bandes dessinées, *Avatar*, qui comprend *Un regard dans l'abîme* (2003), *Griffes dans le vent* (2004), *Les Fissures de ma caverne* (2006). Dessinée par Rafa Fonteriz, elle leur a valu le Prix Ignotus de la meilleure bande dessinée en 2004.

Après ses textes publiés en duo, Aguilera passe à l'écriture en solo avec *La Forêt de glace* (*El Bosque de hielo*) que publiera la revue *Galaxies* en 2001. Ce texte avait auparavant gagné le Prix Alberto-Magno de l'Université du Pays basque en 1995. Il écrit ensuite son premier roman, *La Folie de Dieu* (*La Locura de Dios*) publié en 1999 en Espagne et qui se voit également décerner le Prix Ignotus la même année. Le livre attire l'attention des éditions Au diable vauvert qui le traduisent en 2001 et qui remporte un vif succès. Ce roman se déroule au début du XIV^e^ siècle. Ramon Llull, religieux et savant, cède à l'appel du condottiere espagnol Roger de Flor et se met en quête du royaume du Prêtre Jean au cœur de l'Asie centrale. A son retour, il relate son voyage au tribunal de la Sainte-Inquisition. Un certain Nicolau Eimeric détruira un peu plus tard le manuscrit « *qui ne pouvait être que l'œuvre du Malin* ». Ainsi résumé, on peut se demander ce qu'un tel livre — qui devrait se ranger dans la catégorie des romans historiques — vient faire ici. La grande rigueur avec laquelle Aguilera retrace la situation politique et religieuse du Moyen-Orient d'alors, la qualité des informations et des descriptions historiques qui démontrent avec quel sérieux il a argumenté son texte, plaident d'ailleurs en faveur de ce type de récit. De surcroît, les figures du bienheureux Ramon Llull et de Roger Blum, dit Roger de Flor, sont suffisamment célèbres pour que chacun puisse vérifier combien Aguilera respecte le déroulement de ce que l'on sait de leur véritable histoire. Ainsi sommes-nous conviés tour à tour à la visite de Constantinople et de son étonnante bibliothèque, aux noces sanglantes de Roger avec la princesse doña Maria, aux sauvages batailles que livrèrent les mercenaires almogavars pour desserrer l'étau turc qui enserrait alors la capitale de l'Empire d'Orient. Le récit s'écarte cependant de l'exactitude historique qu'il avait jusque-là scrupuleusement respectée dès lors que « *l'étrange aventure en quête de lieux oubliés (va) commencer* ». L'auteur nous entraîne d'abord dans la longue quête du royaume mystérieux à travers montagnes et déserts, dans la souffrance et la soif. « *Nous nous avancions en terrain inconnu. De plus en plus loin* » raconte Ramon Llull, le narrateur supposé. Jusqu'à la rencontre avec « *cinq cavaliers petits et bruns, chevauchant des montures du même gabarit, des sortes de chevaux nains, nerveux et aux pattes très courtes* ». Dès lors, le récit prend une nouvelle tonalité et effectue un premier pas dans l'étrange puis dans l'indicible horreur. Propulsé au sein d'une cérémonie chamanique, le vieux moine est confronté à un « *carnivore aux dents longues et effilées* » qui le frappe au cou avec sa queue de scorpion. Le lendemain, il ressent « *une étrange palpitation* » à l'emplacement de la piqûre et, en y portant la main, rencontre « *une grosseur de la taille d'un œuf de pigeon* ». On comprendra plus tard quel mal s'est introduit en lui. Délivré par les Almogavars, aidé dans sa quête par un musulman du nom d'Ibn-Abdallah, Ramon Llull parvient enfin au désert de cristal au-delà duquel est censé se trouver le mystérieux royaume. Nous pénétrons dans la légende. Enfin… pas exactement. Point de prêtre Jean en effet, mais une cité, Apeiron, — que l'on dirait arrachée à notre XX^e^ siècle — inconcevable à une époque dominée par la crainte de Dieu et la croyance en une Terre plate située au centre de l'Univers : « *Des ponts longs et étroits reliaient les édifices à différentes hauteurs ; on distinguait des centaines de personnes déambulant sur ces passerelles…, habitant ces murs de cristal* ».Tout à la fois séduit par les progrès techniques et scientifiques de cette cité et incapable d'accepter les vérités qui en découlent, Ramon Llull sera ensuite le témoin des premiers assauts des hordes barbares contre Apeiron avant de s'envoler vers le Grand Nord où réside l'immémorial Adversaire. À son retour, Ramon Llull se heurtera à l'incrédulité de tous, reléguant du même coup son extraordinaire aventure au rang d'un cauchemar peu après le réveil.

S'agit-il d'un roman historique ou d'un roman de science-fiction ? Sur les traces de Valerio Evangelisti, Aguilera s'attache ici à un autre personnage européen — et quel personnage ! — Ramon Llull, « le docteur illuminé ». Dans le même temps, il s'empoigne à l'un des mythes les plus tenaces de notre culture, le Royaume du Prêtre Jean. En tout cas, aucun de ces deux auteurs n'a la moindre dette envers la science-fiction d'outre-Atlantique. La question ne se pose donc plus de savoir à quel genre appartient ce roman qui ne correspond en rien aux codes établis à partir de la littérature qui nous est arrivée d'Amérique au début des années 1950. Tout au plus pourrions-nous dire qu'il se rattache à la thématique des « mondes perdus » puisque la destruction

finale du manuscrit vient à point pour réhabiliter l'Histoire et ranger le récit du moine au rayon où figure celui du professeur Challenger. En tous cas, *La Folie de Dieu* est un roman superbe, constamment passionnant, tour à tour irritant, émouvant, cynique ou d'une extrême violence, et qui représente la concrétisation d'une nouvelle littérature, totalement européenne et originale.

Aguilera interrompt alors l'écriture de romans pour se consacrer à un scénario, tiré de son roman *Naufragos*. Le film, réalisé par María Lídon, est tourné en partie à Los Angeles. Il sort en Espagne en 2001 sous le titre *Stranded*. Malheureusement, il ne sera pas distribué dans notre pays.

Juan Miguel Aguilera reprend alors l'écriture. Pendant plusieurs années, ses romans seront traduits et édités en France avant qu'ils ne soient publiés en Espagne. Ce sera le cas de *Rihla* (2005) qui voit des aventuriers se lancer dans la traversée de l'Atlantique, quelques années avant Christophe Colomb, en s'appuyant sur d'étranges textes remontant à l'Antiquité. Nous sommes en l'an 890 de l'hégire. En déchiffrant d'antiques tablettes syriennes, Lisan al-Aysar, érudit d'Al-Andalus, a la certitude qu'il existe un immense continent au-delà de l'Océan. Il décide de s'embarquer pour la rihla, grande expédition initiatique, en compagnie d'aventuriers Turcs commandés par Baba, un mystérieux mamelouk, des soldats sarrasins et un pilote biscayen ivrogne et borgne. Désormais, soumis à l'inconnu et aux terribles tempêtes, l'équipage espère l'annonce de la terre par la vigie. Entre légendes et histoires des deux mondes, des Carpates à Tenochtitlan en passant par Grenade, le roman entremêle les énigmes, la mort, l'amour, les mystères et la sorcellerie.

Suivront ensuite *Mondes et démons* (2005) qui se situe loin dans le futur. Le cumul globulaire d'Akasa Puspa est un petit univers de dix millions de soleils grouillant de vie et de civilisations, si proches entre eux que les voyages interstellaires sont possibles, même avec la technologie la plus rudimentaire. Dans cet environnement singulier, des empires fleurissent et se combattent depuis des temps immémoriaux. Alors que des groupes de colons humains s'installent sur les planètes intérieures de la Sphère pour fuir la guerre, ils découvrent une menace bien pire que celle qu'ils laissent derrière eux… *Le Sommeil de la raison* (2006) nous renvoie en revanche en 1516 alors qu'une profonde révolution intellectuelle se propage dans l'Europe partagée entre l'humanisme renaissant et les tentations obscurantistes médiévales. À bord d'une flotte menée par le jeune Charles Quint se croisent les chemins de Luis Vives, humaniste valencien exilé pour ses convictions, et de Céleste, jeune sorcière en quête d'un alchimiste mystérieux… Dans *Le Filet d'Indra* (2010), Aguilera explore la thématique du voyage et de l'altérité.

Plusieurs de ses nouvelles ont également été traduites dans notre pays : *La Forêt de glace, Galaxies* (2001) ; *La Fête de la comète*, ActuSF, coll. « Les Trois Souhaits » (2010) publiée aussi dans l'anthologie *Utopiales 10*, et quelques-unes paraissent dans une anthologie de SF espagnole, *Dimension Espagne*, chez Rivière Blanche. Dans son œuvre, Juan Miguel Aguilera aime développer les rencontres avec des cadres inhabituels, des cultures différentes ou des êtres considérés comme étranges. Aguilera se définit d'ailleurs lui-même comme un « explorateur de mondes ».

Aucun autre roman n'a été publié en France après 2010. Aurait-il cessé d'écrire ? [JPF]

« AILLEURS & DEMAIN »

C'est, par ordre chronologique, la quatrième collection, mais sans aucun doute la première en termes de qualité, née après « Anticipation » du Fleuve Noir, « Le Rayon fantastique » chez Hachette/Gallimard et « Présence du futur » pour Denoël (voir à ces titres). Elle vit le jour en 1969, après que Gérard Klein eut fait sans relâche le siège des éditions Robert Laffont, y vantant l'intérêt intellectuel et financier de la chose. Pari réussi avec la parution du *Vagabond*, superbe Fritz Leiber sous la couverture argentée-métallisée qui sera sa marque de fabrique, mais qui avait été précédé, hors collection, du célèbre *2001* d'Arthur C. Clarke. Rien que les cinq premières années, et en piochant au hasard, on trouve des romans de la classe d'*En terre étrangère* (Heinlein), *Dune* (Frank Herbert), *Ubik* (Dick), *La Main gauche de la nuit* (Ursula Le Guin), *Jack Barron et l'éternité* (Spinrad), *Tous à Zanzibar* (John Brunner), ou à nouveau Clarke (*Rendez-vous avec Rama*). Que des Anglo-saxons certes, mais publications prestigieuses que Klein attribuait au fait qu'il pouvait payer correctement auteurs et traducteurs. Les Français, cependant, commencent à arriver peu à peu, et ce dès 1973 avec Michel Jeury (qui deviendra la « vedette nationale » des « A & D ») avec *Le Temps incertain*, que suivront *Tunnel* d'André Ruellan ou *Cette chère humanité* de Philippe Curval, et encore *La Loi du talion* de Klein lui-même. Là encore que des bons, avec de très rares bévues (le fugitif Emmanuel Jouanne). Parallèlement à cette collection de base, Klein crée par la suite un « A&D/Classiques » (couvertures dorées) et un « A&D/Essais » (couverture cuivrée) qui dureront ce que durent les ventes incertaines, même si, dans la première, il réédite pour la première fois Wul mais aussi, plus curieusement, *Les Monades urbaines* de Robert Silverberg, une arrivée en fanfare, l'auteur voyant par la suite traduit tous ses grands livres, dont *Le Château de Lord Valentin* et ses suites, faisant de lui, à l'égal de Frank Herbert et ses *Dune* (y compris les succédanés qui débouleront après sa mort), l'Américain le plus publié dans la collection. Il serait sans doute injuste de prétendre qu'une certaine monotonie s'installe à partir des années 1990, car il y paraît encore d'excellents ouvrages (*Les Dieux du grand loin* de Michael Conney, *La Chute d'Hypérion* de Dan Simmons), de même que Klein ne manquera quasiment aucun des auteurs révélés en cette décennie, Greg Bear, Gregory Benford, Stephen Baxter, Greg Egan, Neal Stephenson, Peter Hamilton, Ian F. Banks, et même le cruel et surréalisant Charles Stross (*Le Bureau des atrocités*). N'empêche que la fatigue se fait sentir avec un rythme de parutions en constante décrue, et un besoin de renouvellement marqué par la fin des couvertures métalliques remplacées par de plus traditionnelles jaquettes illustrées, même si l'argentée reviendra à la toute fin. Qui sonne avec la publication, en novembre 2014, des *Mentats de Dune,* signé Kevin Anderson & Brian Herbert, portant le numéro fictif 240. Coup de théâtre, la collection renaît en 2020 avec une nouvelle traduction du *Dune* originel, que suivra l'intégralité de la saga avec

des traductions révisées, ce qui sera aussi le cas de 2001, quelques nouveautés apparaissant à partir de 2022 avec comme derniers parus en 2024 *Du nouveau monde-1* par YūsukeKishi et *Les Champs de la Lune* de Catherine Dufour. Un beau métrage dans les rayons de nos bibliothèques, et une belle aventure, dont on ne peut que louer son infatigable concepteur. [JPA]

ALDANI, Lino (Italie, 1926-2009)

Né le 29 mars 1926 San Cipriano Po, province de Pavie, décédé le 30 janvier 2009 à Pavie, il est considéré en Italie comme le père de la science-fiction italienne moderne — et assurément l'auteur phare de la seconde moitié du XX^e^ siècle en ce qu'il a fortement influencé ses contemporains.

Lino Aldani débute dans la science-fiction en janvier 1960 avec une nouvelle intitulée : *Dove sono i vostri Kumar* dans le bimensuel de Cesare Falessi *Oltre il Cielo* dont l'édition française *Au-delà du Ciel* proposera une traduction dans son n° 29 de mars sous le titre *Le Sublime Koumar*. À cette date, Aldani réside à Rome où il enseigne les mathématiques. Cette même année, onze textes vont suivre, dont dix publiés dans *Oltre il cielo*. Presque autant l'année suivante. Il semble que le jeune auteur soit pris d'une véritable fringale d'écriture. Néanmoins, sa production se diversifie dans *Galaxy* et *Galassia* en même temps que son écriture s'affirme. Il aura également publié un essai qui fera date : *La Fantascienza* (La Tribuna-Piacenza), premier essai paru en Italie sur la science-fiction.

L'année 1963 marque un grand tournant dans l'œuvre de l'auteur. D'une part parce qu'il fonde avec Massimo Lo Jacono et Giulio Raiola la revue *Futuro* exclusivement réservée à la production italienne, d'autre part parce qu'il va donner trois des récits majeurs de son œuvre : *Buonanotte Sophia (Bonne nuit Sophia), Trentasette centigradi (Trente-sept degrés centigrades*) et *Harem in valigia* (*Un harem dans une valise*) qui serviront de base à Roland Stragliati pour la première anthologie italienne à paraître en France (*Fiction Spécial* n° 6, septembre 1964) et dont Jacques Chambon écrira « *Un des grands mérites d'Aldani est… d'oser dire, en le transposant dans un contexte fantastique ou de science-fiction, ce qu'on cache habituellement avec une tranquille pudeur dans les replis les plus secrets de la conscience* » (*Mercury* n° 3, avril 1965). Ces trois textes, qui marquent l'épanouissement de l'auteur, vont en outre lui ouvrir les portes des pays étrangers et particulièrement les pays de l'est européen. Son écriture s'est aguerrie et ses thèmes de prédilection commencent à s'imposer, notamment celui de l'aliénation. Cette même année paraît un premier recueil de nouvelles *Quarta dimensione* que reprendront les éditions Denoël sous le titre *Bonne nuit Sophia* (« Présence du futur » n° 88, 1965).

La revue *Futuro* ne survit pas à quatre numéros et la production de Lino Aldani ralentit dès lors considérablement. Trois nouvelles seulement entre 1964 et 1968, année de son départ de Rome pour son village natal et où il troque sa tenue d'enseignant pour une livrée d'agriculteur. Il occupera même le poste de maire de sa commune. Ce qui lui laissera peu de temps pour l'écriture. 1977 voit la parution de son premier roman *Quando le radici* (*Quand les racines,* Denoël, « Présence du futur » n° 260, 1978), véritable manifeste, et tout à la fois biographie déguisée, récit d'un retour à la terre considéré comme la seule solution pour une humanité rongée par le mal de vivre.

En 1979, paraît un second recueil *Ecclipse 2000* (*Eclipses 2000*, Denoël, « Présence du futur » n° 303, 1980). En 1981, il collabore étroitement avec J.-P. Fontana à la réalisation du *Livre d'or de la SF italienne* (*L'Opéra de l'apocalypse*, Presses-Pocket n° 5119). Mais sa production demeure quasi vierge jusqu'en 1985 où paraît un roman *Nel regno della luna bianca* écrit en collaboration avec Daniela Piegai et demeuré nédit en France. 1987 voit le retour de l'auteur avec *Parabole per domani* (*La Maison-femme*, Denoël, « Présence du futur » n° 499, 1989) qui comporte trois nouvelles inédites. Puis, en 1989, paraît chez Perseo Libri un nouveau roman *La Croce di ghiaccio* (inédit en France) qui sera suivi en 1990, puis en 1998 et 1999 de trois nouvelles tandis qu'avec Ugo Malaguti il fait renaître *Futuro* de ses cendres en proposant un *Futuro Europa* qui atteindra, en 2008, son 50^e^ numéro.

Enfin, en 2007 paraîtra son ultime roman, *Themoro Korik* (également inédit en France) sur l'origine des gitans, accompagné d'une grammaire d'après leur langue et d'un lexique, suite à de longues études et de plusieurs séjours parmi eux. La revue *Lunatique* (n° 74, 02/2007) lui a consacré un dossier et la collection « Rivière Blanche » n° 50 *Dimension Lino Aldani* (2016) a réuni 9 de ses meilleures nouvelles. Au total, l'œuvre de Lino Aldani représente une cinquantaine de nouvelles, 3 recueils et 4 romans. C'est peu. Ce fut néanmoins suffisant pour marquer de façon indélébile la naissance d'une science-fiction italienne particulièrement critique envers la société qui l'entoure et néanmoins riche de contraste et de musicalité ainsi qu'en témoignent les récentes œuvres de Valerio Evangelisti et Vittorio Curtoni. [JPF]

ALDISS, Brian (Grande-Bretagne, 1925-2017)

Né le 18 août 1925 à Dereham dans le comté de Norfolk, Brian Wilson Aldiss entre dans la vie adulte en 1943, mobilisé et envoyé en Malaisie et à Sumatra pour se battre contre le Japon. Une expérience formatrice qui se retrouvera dans toute son œuvre avec, de manière anecdotique, la présence récurrente d'une jungle étouffante, comme c'est le cas en 1958 avec son roman *Croisière sans escale* (*Non stop*) où un vaisseau est perdu depuis si longtemps dans l'espace que ses passagers, qui ont régressé intellectuellement et se sont séparés en plusieurs tribus de chasseurs-cueilleurs (Géants, Hors-Venus…), le considèrent comme un monde autonome, vivant au milieu de la jungle intérieure suscitée par des cultures hydroponiques envahissantes. Plus étonnant, *Le Monde vert* (*Hothouse*) nous transporte sur la Terre d'un lointain futur, pas moins de cinq milliards d'années, alors que le soleil menace de se transformer en nova et que la Terre et la Lune sont reliées par un gigantesque réseau de toiles tissées par des araignées géantes, les Traversières, ce qui empêche notre planète de tourner sur son axe. La surface du globe est entièrement couverte par la prolifération d'un seul arbre, le Banian, ou vivent diverses créatures végétales contre lesquelles doivent se battre les derniers humains, dont la taille a régressé jusqu'à celle d'un chat. Dans cet

enfer, Gren et sa compagne Yattmur parcourent cet univers à la recherche du passé de leur espèce. À ces deux ouvrages, élevés depuis leur parution au rang de classiques de la SF, on peut adjoindre en 1964 *Barbe-Grise* (*Grey Beard*), où l'humanité, devenue stérile suite à la guerre atomique et biologique de 1981, n'est plus constituée que de vieillards proches de la mort, dont le plus « jeune », Algy Timberlane, qui a déjà cinquante ans. Membre du DHUC (Documentation d'Histoire Universelle Contemporaine), organisation universitaire chargée de regrouper la mémoire universelle pour qu'il reste une trace du genre humain, il ne perd pas espoir : des enfants sont tout de même nés, monstrueux et atrophiés, mais qui sait si, un jour, fruit de leur reproduction, un bébé aux gênes purifiés ne naîtrait pas…

On peut lire dans ces trois ouvrages, et de manière plus profondément philosophique, ce qui nourrira toute l'œuvre d'Aldiss : l'insignifiance de l'Homme face à l'énormité de l'espace et du temps, ce qui se manifestera plus tard dans sa trilogie d'*Helliconia* (1982-85), étude d'une planète orbitant autour de deux soleils, Batalix et Freyr, ce qui entraîne un été torride de 238 ans et un hiver glacial de 500 ans, séparés par un bref printemps. Un particularisme cosmique ayant poussé l'humanité à observer ce monde étrange depuis une station orbitale, l'Avernus, dont les observateurs ne peuvent gagner la surface sous peine de mort, à cause d'un virus fatal à l'espèce humaine. Des volontaires, pourtant, vont s'y risquer… Dans *Le Printemps d'Helliconia* (*Helliconia Spring*), l'hiver précisément s'achève, promesse d'un renouveau pour les différentes espèces qui y survivent, les Phagors, qui ressemblent à des bisons, les Madis, les Nondads et même une peuplade humanoïde, tous ayant si longtemps vécu dans des cavernes sous une oppression religieuse qu'ils ont tout oublié de leurs origines. *L'Été d'Hélliconia* (*Helliconia Summer*) lui succède, où il faut maintenant survivre à la chaleur écrasante, le cycle se bouclant avec le retour de l'Hiver (*Helliconia Winter*). Unique dans la carrière de l'auteur, et comparable à la saga de *Dune*, la trilogie allie l'aventure à la réflexion philosophique, l'écologie de terrain à la quintescence du *planet opera*.

Lors des dernières décennies de sa riche existence, Aldiss, reviendra à des textes plus proches et plus sociologiques, ainsi de *À l'est de la vie* (1994) ou *Super État* (2002), où une ironie féroce se fait jour et à travers lesquels il se rapproche de son confrère Ballard avec qui, dans les années 1960, il a partagé les pages de la revue *New World*, dirigée par un troisième grand de la littérature de SF anglaise, Michael Moorcock. Aldiss ne peut évidemment être confiné à un genre, abordant également une littérature « blanche » où affleure l'autobiographie, notamment avec la trilogie des aventures d'Horatio Stubbs, contant les aventures sexuelles et humoristiques d'un soldat, démarrée en 1970 avec *Un garçon élevé à la main,* un titre éclairant qui le rapproche de son confrère américain Philip Roth.

Aldiss est également l'auteur de plusieurs ouvrages où il analyse l'histoire de la science-fiction, le plus connu étant *Trillion Year Spree : a History of Science Fiction*, qui fait référence mais n'a malheureusement pas connu d'édition française. En fait, et comme l'écrit très justement Maxim Jakubovski dans son Livre d'or d'Aldiss (1981), « … *il passe allègrement de la philosophie à l'humour, du space opera à la littérature expérimentale, du sérieux à la farce commerciale »,* avec la même maîtrise gouailleuse, une définition qui peut s'appliquer à un autre de ses inédits : *Barefoot in the Head* (1969), au départ publiée dans *New Worlds,* et où une guerre, une de plus a dévasté l'Europe, à part que celle-là a contaminé ses habitants par l'épandage de drogues psychédéliques. Un roman tonitruant, expérimental aussi, qui rend bien compte de la difficulté à classer Aldiss, dont on peut dire qu'il est capable de tout, et au mieux, même si, abordant la SF classique, il peut arriver qu'il ne soit pas au meilleur de sa forme (*Noires années-lumières*, ou *L'Interprète X for Exploitation*, 1960), sur des contacts avec diverses espèces extra-terrestres. Ses nouvelles manifestent le même écartèlement : citons L*a Métamorphose de Derek Ende* où un cosmonaute étudie une créature colossale appelée à juste titre la Falaise, ou *Base de négociation*, plus politique et contemporaine, qui voit l'Angleterre rester neutre dans le nouveau conflit qui oppose les États-Unis à la Chine et à la Russie. Il était possible de trouver bon nombre de ses textes courts dans divers recueils publiés en « Présence du futur » : *L'Espace, le temps et Nathanaël* (1962) *Équateur* (1962) *Airs de Terre* (1965), *L'Instant de l'éclipse* (1973), ou le Livre d'Or que lui a consacré Maxim Jakubosvki. Mais sont-ils encore disponibles ?

Il est étonnant que ce fabuleux conteur, décédé le 20 août 2017 (à 92 ans) à Oxford, et dont l'œuvre additionne une centaine de romans et plus de 300 nouvelles, n'ait été que très peu approché par le cinéma, même si une courte nouvelle de 1969, *Supertoys Last All Summer Long* (*Les Superjouets durent tout l'été*), sur un enfant qui n'est qu'une créature de remplacement mu par une intelligence artificielle, a attiré l'attention de Stanley Kubrick, avant que sa mort ne laisse la réalisation à Steven Spielberg en 2001, avec *A.I. Intelligence artificielle*. À cette occasion, les éditions Métaillié ont publié une compilation d'une vingtaine de textes sous le titre *Supertoys*. Ajoutons *La Résurrection de Frankenstein* (1973), que Roger Corman adapte en 1990, et qui fait partie d'une série d'hommage que l'auteur a rendu à ses pairs (*L'Autre île du docteur Moreau*, 1980, et *Dracula Unbound* en 1990). Aldiss a publié en 2013 un dernier roman, *Comfort Zone,* non encore traduit. Ce fondateur du Groucho Club de Londres laissera le souvenir d'un gentleman ironique, qui avait le talent d'écrire des ouvrages très sérieux tout en ne se prenant pas au sérieux. En somme le parfait sujet de sa Majesté. [JPA]

ALIENS

Ces étranges étrangers

Quel est le thème qui désigne de manière la plus évidente la science-fiction ? L'extraterrestre, bien sûr… Ce qui vient d'*ailleurs*, pour le pire ou le meilleur, celui qui peut être notre double comme notre envers, en somme l'*autre*, l'étranger, support et matérialisation des plus grandes craintes comme des plus grands espoirs. Il n'y a qu'à lever les yeux au ciel par une belle nuit d'été, voire ces étoiles fourmillantes et, oubliant un instant le paradoxe de Fermi, se dire que forcément, là-haut…

Le paradoxe de Fermi, justement : « *S'il y avait des civilisations extraterrestres, leurs représentants devraient être déjà chez nous. Où sont-ils donc ?* » Bonne question,

qui peut à l'évidence se résoudre au double fait que, Einstein en est témoin, les distances stellaires sont telles et la vitesse de la lumière étant indépassable, aucune communication physique ne peut être envisagée entre deux systèmes, puisque l'aventure prendrait des siècles, sinon des millénaires, voire des dizaines de millénaires. De plus, toute civilisation étant mortelle, il y a peu de chance que deux ou plusieurs d'entre elles, au sein d'un univers vieux de plus de treize milliards d'années, puissent coexister dans un même espace-temps. Ceci dit, et puisque néanmoins on ne cesse de les rechercher, comment pourrait-on définir une existence *autre* ? Une théorie datant de 2020 a tenté une définition, la vie devenant en anglais *The Lyfe* (ou vye en v. f.) : on doit considérer comme vivante toute créature répondant à ces quatre critères : elle doit être dissipative (puiser son énergie dans son environnement), être capable d'autocatalyse (proliférer via une division cellulaire ou une reproduction sexuée), d'homéostasie (maintenir constantes certaines caractéristiques), d'apprentissage enfin — acquérir des pratiques de survie supérieures à la seule évolution darwinienne. Encore faut-il mettre la main dessus…

Mais puisqu'on ne peut rencontrer un E.T. demain matin dans son jardin, reste la possibilité de les créer. La science-fiction est là pour ça, et plus généralement notre imaginaire, qui remonte à loin puisque déjà au II^e^ siècle Lucien de Samosate, dans son *Histoire véritable*, rencontrait les habitants de la Lune. Le problème, pour les auteurs, est, et a toujours été, de créer un Alien crédible. Ce qui a abondamment été fait en prenant comme modèle ce qu'on a sous les yeux, sur notre bonne vieille Terre, les insectes, les araignées, les poulpes, les dinosaures, les singes (souvent mixés entre eux), communément appelés les *Bug Eyed Monsters,* dont la représentation fit les beaux jours des *pulps* et des premiers magazines US de SF entre les années 1920 et 1950, où ils enlevaient gaillardement de belles blondes chastement dévêtues, pour des sévices restés hors champ et peu probables morphologiquement.

Était-ce bien raisonnable ? Une créature marine dotée d'une intelligence supérieure restera dans la mer ; un insecte géant, on le sait, ne peut exister car il s'effondrerait sous son propre poids ; un poulpe ne pourrait rien fabriquer avec ses tentacules (pas plus qu'un éléphant avec sa trompe). Pour se hisser au stade industriel, puis stellaire, sont nécessaires des membres préhensiles — des mains, en quelque sorte, une station verticale, le bipédisme étant utile pour s'en servir plus commodément. En somme, l'Alien stellaire pourrait ressembler beaucoup à l'homme, évidence qu'une science-fiction plus adulte et moins fantaisiste a peu à peu adoptée pour s'en faire quasiment une règle, au détriment certes du pittoresque mais au bénéfice du réalisme. Ceci précisé, l'extraterrestre ne prend-il du poids que confronté à l'humain, d'où la nécessité de ne le faire apparaître que lorsqu'un regard humain se pose sur lui, à l'occasion d'une *rencontre*. Qui peut se faire sur Terre dans le cas d'une *visite*, ou dans l'espace, ou sur une planète étrangère quand c'est nous qui sommes les visiteurs. Deux occurrences qui elles-mêmes se partagent entre deux hypothèses : les Autres sont des gentils, ou alors des méchants. Avec un surgeon apparu principalement dans les années 1960 (suite à la guerre du Vietnam notamment) : c'est nous qui sommes les méchants.

Deux doubles exemples

Typique de cette dualité, deux nouvelles se répondant directement, l'une américaine, *Premier contact* (*First Contact*) de Murray Leinster, publiée en 1945 dans la revue *Astounding Science-Fiction,* et l'autre soviétique, signée Ivan Efremov, soit *Cor Serpentis*, qui s'inscrit dans le contexte de sa vaste épopée spatiale *La Nébuleuse d'Andromède* (1957). Dans la nouvelle américaine, le *Llanvabon,* un vaisseau d'exploration terrien pénètre dans la nébuleuse du Crabe quand « … *quelque chose de monstrueux et d'invisible se ruait en direction du* Llanvabon *à des vitesses rendant la collision inévitable.* » Panique à bord, les Terriens n'ayant jusqu'alors jamais rencontré sur leur chemin d'autres intelligences spatiales. Et première réaction du commandant : « *Aux postes de combat ! Tout le monde prêt à faire feu !* » Pour, suite à une approche prudente des deux appareils, ces hypothèses : « *Peut-être que ces créatures sont des pires merveilles d'esthétique, des gens charmants, amicaux et polis comme tout… Et, sous ce vernis, d'une férocité et d'une ruse dignes des Japonais. À moins que ce ne soient des êtres aussi grossiers et aussi frustes qu'un paysan suédois et au demeurant les meilleurs garçons du monde. Mais est-ce que vous me voyez jouer avec l'avenir de la race humaine en partant du postulat qu'on peut leur faire confiance ?* » En d'ensuite entamer des manœuvres compliquées ressemblant au postulat de la guerre froide et de la dissuasion nucléaire encore en germe à l'époque de l'écriture du texte, sur le thème « Si tu tires le premier, on te détruira ». Outrée par l'exposé de cette idéologie jugée trop belliqueuse, Efremov, dans une critique célèbre, fustigea Leinster, incapable selon lui de dépasser le postulat (capitaliste ?) selon lequel « *la rencontre de ces deux civilisations devait inévitablement aboutir à la subordination de l'une et à la victoire de l'autre* ». Alors que dans *Cor Serpentis*, la rencontre en espace profond du vaisseau russe et de l'artefact étranger se passe au mieux, le commandant terrien professant : « *Si un être pensant d'un autre monde a atteint le cosmos, il doit être lui aussi d'une haute perfection, il doit être universel, c'est-à-dire beau !* » Et d'ajouter : « *…j'ai compris qu'au stade supérieur de l'évolution, il ne pouvait y avoir d'incompréhension entre des êtres pensants* ». On appréciera le « lui aussi », et cette ode au pacifisme soviétique opposée au bellicisme de l'ennemi américain.

Naturellement, les rencontres ne se passent pas toujours aussi bien. Témoins la nouvelle de 1938 *Who Goes There*, signé John W. Campbell. Il y est question d'une expédition scientifique polaire qui découvre la carcasse d'un engin spatial coincé sous la glace depuis 20 millions d'années et recèle une créature congelée qui, naturellement, se réveille. Dès le départ, elle nous est présentée comme hostile, et d'un aspect tout à fait répugnant autant qu'effrayant. Un des scientifiques : « *Aucune créature née sur la Terre n'a jamais connu la quintescence de colère dévastatrice qui s'est exprimée sur les traits de cet être quand il s'est vu perdu dans ce désert glacé* […] *depuis que j'ai vu ces trois yeux rouges, j'en rêve toutes les nuits. De vrais cauchemars !* […] *C'est pour ça que je la hais, et je n'en veux pas ici.* » Tout est dit, et même s'il est

un peu facile de résumer ce cri du cœur par « les étrangers sont moches, alors dehors ! » Ce récit fondateur a, comme on sait, eu une première adaptation cinématographique par Christian Nyby, belliqueuse à la manière de Campbell mais très réductrice et véhicule typique de la Guerre froide, le film s'achevant par cet avertissement : « *Restez vigilants, surveillez le ciel !* » Vers l'Est, de préférence. En 1982, trente ans après l'adaptation de Nyby et Hawks, John Carpenter, avec *The Thing*, choisit d'être fidèle au texte originel. Au lieu de présenter un monstre humanoïde, il préfère une créature protéiforme, dont on ne voit jamais l'apparence réelle et qui contamine les humains par le sang. À la parano induite par l'extérieur du temps de la Guerre froide, succède ici la méfiance mutuelle à l'échelle du groupe, n'importe qui pouvant être porteur de la mort invisible.

Les dates de production coïncidant, on peut comparer l'apparition d'un E.T. très méchant avec celle d'un confrère plus pacifique. Mais pacifique, vraiment ? *Le Jour où la Terre s'arrêta* (*The Day the Earth Stood Still*) de Robert Wise est adapté d'une nouvelle de Harry Bates, *Farewell to the Master*. Plutôt médiocre dans sa forme et sa dramaturgie, le texte, publié en 1940 dans *Astounding SF,* est basé sur l'enquête que mène le journaliste Cliff Sutherland au sujet du robot appelé Gnut, tombé de l'espace avec l'E.T. Klaat, tué dès son arrivée par un déséquilibré. Quand Sutherland demande au robot de faire des excuses à ses maîtres quant au meurtre de Klaat, il s'entend répondre : « *Vous avez mal compris*. Je *suis le maître.* » Une menace voilée que reprend le film éponyme réalisé en 1950 par Robert Wise, où Gnut est devenu le gigantesque et indestructible Gort, son maître Klaatu, qui n'a été que blessé, lançant cet avertissement : « *Si vous menacez d'être un danger pour les autres planètes, cette Terre qui vous abrite sera réduite en un monceau de cendres.* »

Comme s'il en pleuvait

Les premières créatures alien rencontrées par l'homme lors d'une expédition interplanétaire se trouvent sur la Lune, soit une civilisation sélénite cavernicole d'insectes géants et intelligents, que Wells met en scène dans *Les Premiers hommes sur la Lune* (*The First Men in the Moon*, 1901). Autre précurseur, Olaf Stapledon, dans *Créateurs d'étoiles* (*Star Maker*, 1937) voit un Anglais emporté hors de notre « *petit grain planétaire* » dans un voyage cosmique spirituel, lui fait rencontrer nombre de civilisations galactiques, avec unipèdes, hommes volants, exapèdes, créatures aquatiques proches des baleines, hommes-plantes, et même des humanoïdes munies de glandes gustatives sur les mains, les pieds et les organes génitaux. Un peu plus tard, Larry Niven meuble son *Anneau-monde* (1969) de multiples créatures, comme les marionnettistes de Piersons, bicéphales et tripèdes, les Grogs télépathes ressemblant à des cônes poilus, les Kzinti, fauves à fourrure orange, les Protecteurs, humanoïdes pourvus d'un bec, les Outsideurs, sortes de chats à neuf queues. Hal Clement, de son côté, s'est efforcé de créer des E.T. compatibles avec les conditions écologiques des mondes où ils vivent. Ainsi, dans *Question de poids* (*Missions gravity*, 1954), sur une immense planète très aplatie dont la pesanteur aux pôles est de 700 g (un homme y pèserait 900 fois son poids) ne peut survivre que des mille-pattes de 45 cm. De Jack Vance, dont l'œuvre monumentale a exploré un nombre impressionnant d'exoplanètes, le cycle de *Tschaï* (1970, décliné sur quatre romans, est particulièrement remarquable, par la façon dont chaque espèce à laquelle est confronté le naufragé Adam Reith est décrite aussi bien physiquement, psychologiquement que socialement : les belliqueux Chasch, écailleux reptiliens, les impénétrables Wankh, les farouches Dirdirs, prédateurs qui détectent l'odeur humaine et « ne s'imposent aucune retenue », les mystérieux Pnume, sans oublier une « race démente » qui leur est apparentée, les Phungs. Philippe Caza, qui eut la tâche d'illustrer la saga, en donne une image qui vaut toutes les descriptions.

Dans *Au carrefour des étoiles* (*Way Station*, 1963), de Clifford D. Simak, Enoch Wallace, fils de fermier qui revient de la Guerre de Sécession, vit solitaire dans une vieille bâtisse au fin fond du Wisconsin. Avec une fonction bien particulière : il a été recruté par un extraterrestre dénommé Ulysse, un Lumineux, pour devenir le gardien de la station stellaire récemment créée sur Terre et devant servir de relais aux multiples espèces formant la Confédération Galactique. Malgré la Seconde Guerre mondiale qui menace, malgré un gigantesque conflit galactique qui se prépare, Enoch, en qui on reconnaît la voix de l'auteur le plus chaleureux et le plus empathique de toute la SF, ne perd jamais espoir ni confiance : « *Voici la Terre, se disait-il. Une planète faite pour l'Homme. Mais pas pour lui seul, cependant ; c'était aussi une planète pour le renard, le hibou et la belette, pour le serpent, la sauterelle et le poisson* […]. *Et qui n'était pas non plus le monopole des espèces indigènes : elle était également faite pour d'autres créatures, nées sur d'autres terres, sur d'autres planètes situées à des années-lumière mais qui, dans leur essence, étaient autant de Terres.* » Pas très éloigné de Simak, C.S. Lewis, dans *Le Silence de la Terre* (*Out of the Silent Planet*, 1938), introduit le philologue Ransom, professeur à Cambridge qui se voit propulsé sur la planète Mars (Malacandra), où il fera la connaissance de trois races de Martiens vivant en parfaite harmonie, pourvus d'intelligence, de sensibilité et d'une âme : des sortes de phoques de deux mètres de haut au pelage lustré qui se consacrent à la pêche et à la poésie, les hrossa ; des êtres semblables à des grenouilles, eux dévoués à l'artisanat et au travail dans les mines, les pfiftriggi ; et des géants au corps couvert de plumes qui se consacre à l'astronomie et à l'Histoire, les seroni. On ne devrait pas quitter cette pittoresque confrérie galactique sans faire une double visite à deux spécialistes de la chose : le Français Stefan Wul et le Canadien Alfred Elton van Vogt. Cependant, pour ne pas nous répéter, nous convions nos lecteurs à se reporter en fin de volume, aux noms de ces deux illustres créateurs d'étonnantes bestioles…

Les extraterrestres comptent parmi eux, et c'est heureux, quelques représentants aimables, voyageurs ou visiteurs ne voulant aucun mal aux humains, ainsi du délicieux Lummox que Robert Heinlein met en scène dans *L'Enfant tombé des étoiles* (*The Star Beast*, 1954) qui copine avec un humain de son âge. Bizarrement c'est, plus souvent que dans la littérature, le cinéma qui nous offre les exemples les plus résilients à la mémoire, ainsi de deux Spielberg parmi les plus connus, *Rencontre du troisième type* et *E.T., l'extraterrestre* (*E.-T. the Extra-Ter-*

restrial), mais aussi *Le Météore de la nuit* (*It Came from Outer Space*), réalisé en 1953 par Jack Arnold d'après une courte nouvelle de Ray Bradbury, où un astronef E.T. se crashe sur Terre en panne carburant, ses pacifiques occupants, qui peuvent prendre une apparence humaine étant immédiatement traqués par l'armée et des paysans va-t-en-guerre.

Sur la planète rouge

Si *La Guerre des mondes* de Wells, première œuvre littéraire à mettre en scène une invasion extraterrestre, a choisi la planète Mars comme vecteur, d'innombrables récits et de nombreux films lui emboîteront le pas, au point que, pendant plus d'un demi-siècle, l'ennemi sera Martien, l'envers de cette obsession étant que la planète la plus visitée par les Terriens sera la Planète rouge. Pourquoi une telle Insistance ? Parce que Mars est la planète la plus proche de nous (disons : à égalité avec Vénus) et qu'on peut la voir à l'œil nu, sa découverte remontant à 1800 avant J.C. en Mésopotamie. Pour les Babyloniens, elle est associée à Nergal, l'étoile de la mort, tandis que les Grecs, à cause de sa couleur, l'assimilent à Arès, Dieu de la guerre. De quoi faire fonctionner les fantasmes guerriers, surtout qu'on découvrira peu à peu que Mars semble être très semblable à la Terre : elle possède une atmosphère, des calottes polaires, et il y aurait de l'eau à sa surface. Alors pourquoi ne serait-elle pas habitée ? Au XIX^e^ siècle, la cause est entendue : Mars est une planète plus vieille que la Terre, mais on y trouve néanmoins à sa surface, entre les déserts rouges, des lacs et des océans, de la végétation. De plus, la théorie du philosophe Fontenelle sur la pluralité des mondes habités a gagné des adeptes. Le directeur de l'observatoire de Milan, Giovanni Schiaparelli, qui possède un télescope permettant de grossir 500 fois la planète rouge, en apporte la confirmation, en détectant à sa surface un réseau de lignes droites se recoupant en angles et striant toute la surface de l'astre. Il nomme ces lignes *canali*, les canaux, à l'évidence creusés par des Martiens maintenant disparus pour irriguer depuis les pôles une planète en voie d'assèchement. Hélas, tout ce remue-ménage retombera comme un soufflé, quelque part entre la mort de Lowell (1916) et celle de Flammarion en 1925. Les premières photographies de Mars ne détectent aucun canal, et le perfectionnement des télescopes finira par apporter la preuve que ses soi-disant autoroutes fluviales ne sont des alignements aléatoires de points et de taches. L'atmosphère de Mars va se révéler décevante, avec une quasi-absence d'oxygène et de vapeur d'eau et une grosse quantité de gaz carbonique. Quant à sa température de surface, on la sait maintenant avoisiner les moins 135° avec une pointe de zéro à 1° à l'équateur en été. Adieu les Martiens ? Ce serait compter sans la force de l'imaginaire qui, dans la littérature puis au cinéma, va instaurer maints aller-retour entre la planète rouge et la planète bleue.

Au plan littéraire, et pour ce qu'on peut appeler l'âge des précurseurs, on va trouver Catherine Moore avec *Les Aventures de Northwest Smith*, Leigh Brackett avec *Le Livre de Mars,* qui s'apparente à la fantasy, et Edgar Rice Burrough qui, avec le cycle de Barsoon — tous récits qu'on retrouvera au nom de leur auteur (ou autrice). Mais naturellement, qui dit Mars dit H. G. Wells, et c'est vers lui que l'on va, 120 après, en trouver avec ses habitants l'exemple le plus frappant et à jamais scotché dans l'imaginaire. « *Personne ne l'aurait cru, dans les dernières années du XIX^e^ siècle, que les choses humaines fussent observées, de la façon la plus pénétrante et la plus attentive, par des intelligences supérieures aux intelligences humaines et cependant mortelles comme elles : que, tandis que les hommes s'absorbaient dans leurs occupations, ils étaient examinés et étudiés d'aussi près peut-être qu'un savant peut étudier avec un microscope les créatures transitoires qui pullulent et se multiplient dans une goutte d'eau* […] *Par-delà le gouffre de l'espace, des intellects vastes, calmes et impitoyables, considéraient cette Terre avec des yeux envieux, dressaient lentement et sûrement leurs plans pour la conquête de notre monde.* »

Difficile d'échapper à ces phrases liminaires, qui ouvrent le premier ouvrage à traiter véritablement d'une guerre interplanétaire, et qu'on peut considérer comme un des tout premiers romans de science-fiction moderne (n'en déplaise à notre Jules Verne), et que Herbert George Wells publie en 1898. On connaît la suite à ces prémices, la chute d'un premier météore sur la lande anglaise près de Working, l'apparition du premier Marsien (comme on l'orthographiait en français à l'époque), des premiers tripodes, des premiers massacres. Le Marsien : « *Ceux qui n'ont jamais vu un Marsien vivant peuvent difficilement s'imaginer l'horreur étrange de leur aspect, leur bouche singulière en forme de V* […], *le remuement incessant de cette bouche, le groupe gorgonesque des tentacules, la respiration tumultueuse des poumons dans une atmosphère différente, et par-dessus tout l'extraordinaire intensité de leurs yeux énormes.* » On n'oubliera pas non plus cette exclamation terrifiée d'un témoin : « *Des pieuvres, tout simplement. On dit que ça pêche des hommes !* » Et c'est la lutte désespérée de l'armée britannique vite balayée par le Rayon ardent et la Fumée noire émis par les tripodes, ces machines de guerres hautes comme plusieurs maisons ainsi décrites par l'auteur : « … *un engin mobile, de métal étincelant* […] *un tabouret à trois pieds tournant sur lui-même pour avancer par bonds violents !* ». Serait-ce l'effondrement final ? Non, car les Marsiens seront finalement vaincus par l'infiniment petits, les microbes contre lesquels ils n'étaient immunisés. Pitch d'une rare ingéniosité ? Ce serait oublier le sort réservé aux Indiens à qui les colonisateurs européens donnaient des couvertures imprégnées du bacille de la variole, première arme bactériologique à être utilisée avec efficacité. Alors pourquoi le progressiste Wells a-t-il écrit ce roman si terrifiant où la première puissance mondiale de l'époque, « l'Empire où le soleil ne couchait jamais », est vaincue par un envahisseur plus fort que lui ? À l'évidence pour rappeler à ses contemporains que ce qu'on a fait à d'autres (aux Indes, aux zoulous), d'autres, qu'on n'a pas vu venir, peuvent le faire.